

# Ma conversion à Jésus-Christ

par Judas de Cologne

Juda ben David ha-Levi, né à Cologne en 1107 ou 1108, se convertit à la foi chrétienne vers l'an 1130. Il reçut au baptême le nom d'Hermann et entra chez les Prémontrés de Cappenberg en Westphalie, où il fut ordonné prêtre en 1134. Il devint en 1143 premier prévôt de Scheda et mourut dans les années 1180. Il avait rédigé vers 1160 le récit de sa conversion, que nous reproduisons ici <sup>1</sup>.

Telle est, du moins, la chronologie établie par Gerlinde Niemeyer, qui publia en 1963 l'édition critique du récit de Judas-Hermann dans les *Monumenta Germanicæ Historica* <sup>2</sup>. Et si tel ou tel savant a pu discuter le détail de telle ou telle date, tout le monde s'entendait, jusqu'à cette époque, sur l'essentiel des faits <sup>3</sup>.

Mais à partir des années 1960 – au moment où s'élabore le concile Vatican II – le récit de Judas-Hermann, incontesté depuis des siècles, fait soudainement l'objet de trois attaques en moins de cinquante ans : une attaque assez artisanale, qui doit rapidement battre en retraite, en 1960 ; une attaque à l'artillerie lourde, qui est pourtant victorieusement repoussée, en 1988 ; enfin, une attaque beaucoup plus subtile, armée du soupçon kantien, en 2003.

Retraçons rapidement ces trois épisodes. (Les lecteurs que ces questions critiques n'intéressent aucunement pourront sauter di-

---

<sup>1</sup> — Le récit autobiographique d'Hermann fut retrouvé au 17<sup>e</sup> siècle dans la bibliothèque de l'académie Paul, à Leipzig, dans un manuscrit datant du début du 13<sup>e</sup> siècle. L'érudit Carpzov édita ce texte en 1687 ; il est reproduit dans le volume 170 de la *Patrologie latine* de Migne (col. 805-836). Une autre copie de ce texte figure dans un manuscrit de la fin du 12<sup>e</sup> siècle conservé aujourd'hui au Vatican (Bibliothèque apostolique, ms. lat. 504). — Nous reproduisons la traduction française d'Apolline DE GOURLET (Paris, Bloud, 1912), corrigée et complétée par nos soins (car quelques erreurs de traduction avaient été commises, et plusieurs passages omis).

<sup>2</sup> — HERMANNUS QUONDAM JUDAEUS, *Opusculum de conversione sua*, éd. Gerlinde NIEMEYER, Weimar, MGH (*Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters*, 4), 1963, 141 p.

<sup>3</sup> — Pour les variantes de date, on peut consulter les notices du DTC, de l'encyclopédie *Catholicisme* (qui place la rédaction de l'*Opusculum* vers 1136-1137 et fait vivre son auteur jusqu'en 1198 – t. V, col. 656-657) et du *Dictionnaire de Spiritualité* (qui juge que la date de rédaction la plus probable est 1130 – t. 7, col. 300-301, article « Hermann de Scheida »). Voir aussi le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, t. 24 (fasc. 138), col. 43-44.

rectement au récit. Les autres ne perdront pas leur temps, car le cas est assez représentatif.)

• Bernhard BLUMENKRANZ est le premier historien à mettre en doute l'authenticité du récit de Judas-Hermann, en 1960 :

« Si nous croyons volontiers cette œuvre dater du 12<sup>e</sup> siècle, il nous sera pourtant permis de douter de son prétendu auteur, juif converti au christianisme. Ce qui, dans cet opuscule, est relaté comme discussion religieuse soutenue par Hermann, n'est qu'un démarquage de la *Disputatio* de Gilbert Crispin. Ce plagiat maladroit n'engage pas au crédit total envers cet ouvrage <sup>1</sup>. »

Plagiat ? Les spécialistes protestent <sup>2</sup>. Quelques points de contact entre les deux textes indiquent sans doute qu'Hermann a lu la *Disputatio* de Crispin – très connue à l'époque – mais pas plus. Blumenkranz se rétracte en 1963. Fin du premier acte.

• Avrom SALTMAN, qui lance en 1988 la deuxième attaque contre le récit de Judas-Hermann <sup>3</sup>, avoue lui-même la faiblesse de l'argument de Blumenkranz <sup>4</sup>. Mais il vient à sa rescousse. Et il ne se contente pas d'émettre des doutes, il affirme de façon catégorique que le récit d'Hermann n'est pas une vraie autobiographie, mais un roman, une fiction où il ne faut pas chercher davantage de vérité historique que dans le *Macbeth* de Shakespeare. La méthodologie de Saltman est pourtant curieuse. Il assène sa thèse dès l'introduction de l'article et précise d'emblée que son titre (« vérité ou fiction ? ») n'est interrogatif que pour la forme. Il a mis un point d'interrogation pour ménager la susceptibilité de ses naïfs confrères, qui avaient tous, jusqu'ici, pris ce récit au sérieux, mais la fausseté lui paraît évidente. A une seule réserve près :

« Il est évidemment possible que, comme Hermann avant sa régénération, je sois la victime temporaire et involontaire des *tenebræ Iudaicæ incredulitatis* <sup>5</sup>. »

Le ton est donné : l'ironie. Elle domine toute la première partie de l'article, où Saltman prétend donner un résumé du récit

<sup>1</sup> — Bernhard BLUMENKRANZ, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental, 430-1096*, Paris/La Haye, Mouton, 1960, p. 21, note 118.

<sup>2</sup> — Outre Gerlinde NIEMEYER (déjà citée), il faut mentionner Hubert SILVESTRE qui dénonce dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique* (t. LVII, 1962, p. 560-561 et t. LIX, 1964, p. 559) « les vues aventureuses » de Blumenkranz, et qui souligne, en même temps, le « son de sincérité impressionnant » du récit d'Hermann.

<sup>3</sup> — Avrom SALTMAN (de l'université Bar Ilan à Jérusalem), « Hermann's *Opusculum de conversione sua* : truth or fiction ? », *Revue des Études juives* CXLVII (1-2), 1988, p. 31-56.

<sup>4</sup> — « I cannot dissent from his conclusion, but it has a very narrow base. [...] How Blumenkranz, who, after all, knew Gilbert's *Disputatio* better than anybody else, could call the disputation of the *Opusculum* a "plagiat", passes one's comprehension. » (*ibid.*, p. 46.)

<sup>5</sup> — « It is quite possible that, like Hermann in his unregenerate days, I am a temporary and unwitting victim of the *tenebræ Iudaicæ incredulitatis*. » Avrom SALTMAN, *ibid.*, p. 32.

d'Hermann, mais à la façon dont Voltaire raconte les épisodes de la Bible : chaque événement est plus ou moins finement tiré dans le sens de l'in vraisemblable et du grotesque, ou assorti d'une réflexion moqueuse. Le procédé est d'autant plus remarquable que Saltman vient de noter que l'*Opusculum* d'Hermann n'a jamais été traduit en anglais, et que « le lecteur anglophone a jusqu'ici été privé d'un résumé adéquat de son contenu <sup>1</sup> ». Ce serait une bonne raison pour faire ce travail de façon sérieuse. Saltman en profite, au contraire, pour tout caricaturer. Il ne lui reste plus, ensuite, qu'à rassembler les invraisemblances qu'il a créées de toute pièce pour conclure que le récit – déjà ridiculisé – est une fiction <sup>2</sup>. Au cas où ça ne suffirait pas, il note que même les données qui paraissent les plus fiables doivent conduire à douter. Les noms des parents du converti, par exemple, David et Sephora, sont authentiquement juifs, mais « presque trop bons pour être vrais ». Des noms moins bibliques « inspireraient davantage confiance » <sup>3</sup>. Bref, entre ce qui n'est *pas assez* vraisemblable et ce qui l'est *trop*, il faut tout rejeter.

Mais cette tentative de destruction massive suscite de vives réactions. Dès 1992, deux historiens juifs réfutent méthodiquement les arguments de Saltman : Friedrich Lotter, dans la revue allemande *Aschkenas*, et Aviad Kleinberg, dans la même *Revue des études juives* où Saltman avait publié son réquisitoire <sup>4</sup>. Kleinberg ne cache pas combien le converti Hermann lui est antipathique. Mais il défend l'authenticité de son texte. Lotter va plus loin, car il s'interroge sur les raisons du déni d'Avrom Saltman. Derrière son acharnement hypercritique, il discerne un préjugé inconscient :

1 — « Although there is excellent coverage of the *Opusculum* in German, the English reader has been deprived of an adequate summary of its contents on which to base a judgement on the work's authenticity [...]. I am therefore providing a detailed synopsis of the story, not only to fill this gap, but also in the hope that it alone will convince the reader that the *Opusculum* is a work of fiction. » Avrom SALTMAN, *ibid.*, p. 32. On aura noté l'aveu.

2 — Saltman prête à Hermann le récit d'une rencontre avec les comtes Godfried et Otton, et note ensuite triomphalement qu'ils étaient déjà morts à cette date (p. 36 et 42) ; mais en réalité, Hermann évoque ces deux personnages sans affirmer les avoir rencontrés. — Saltman souligne que la rencontre entre Herman et l'abbé Rupert de Deutz aurait eu lieu à *Münster* et ajoute qu'aucune source ne mentionne un tel séjour de l'abbé de Deutz à *Münster* (p. 35) ; mais en réalité, le mot latin *monasterii* peut très bien désigner non pas la ville de *Münster*, mais tout simplement le *monastère* de Deutz, surtout dans l'expression « *monasterii Tuitiensis abbas* » : *abbé du monastère de Deutz*. — Ces deux exemples, qui constituent les deux principales *invraisemblances* relevées par Saltman, suffisent pour juger du reste.

3 — Avrom SALTMAN, *ibid.*, p. 48.

4 — Friedrich LOTTER, « Ist Hermann von Schedas *Opusculum de conversione sua* eine Fälschung ? », dans la revue *Aschkenas. Zeitschrift für Geschichte und Kultur der Juden*, 2, 1992, p. 207-218. — Aviad KLEINBERG (de l'université de Tel Aviv), « Hermannus Judæus's *Opusculum* : In Defence of its Authenticity », *Revue des études juives*, 151, 1992, p. 337-353. Pour un aperçu des arguments, voir Jean-Claude SCHMITT, *La Conversion d'Hermann le Juif*, Paris, Seuil, 2003, p. 38-43.

Saltman est tout simplement incapable d'admettre que des juifs aient pu se convertir librement et sincèrement au christianisme.

A partir de ce moment, les travaux universitaires sur l'*Opusculum* d'Hermann se multiplient, et l'on peut dire que l'attaque de Saltman a fait long feu. Il ne reste plus rien de ses négations. Mais à l'ironie acide de Voltaire va succéder, beaucoup plus efficace, le brouillard asphyxiant de Kant.

• Jean-Claude SCHMITT, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (un des hauts lieux d'élaboration de la bien-pensance républicaine <sup>1</sup>) publie en 2003 un ouvrage sur lequel il travaille depuis quinze ans : *La conversion d'Hermann le Juif*. Il part de la controverse lancée par Avrom Saltman et avoue à demi-mot que les négateurs n'ont, en fait, aucun argument solide pour nier l'authenticité du récit d'Hermann, mais il refuse d'arbitrer ce débat. Pour lui, la question de l'authenticité du texte ne doit pas être résolue, mais dépassée ! Entre ceux qui prétendent que le texte est « fictif » et ceux qui affirment qu'il est « vrai », Schmitt se croit sage et pondéré en déclarant qu'il est *la fois* « vrai » et « fictif ».

Le bon sens proteste. Assurément, tout narrateur met du sien dans la façon de raconter les choses – question de couleur, de chaleur, de tonalité et d'angle de vue – mais il sera fidèle ou non à la substance des faits. Car il y a une nature des choses, que l'intelligence humaine est capable d'atteindre, en distinguant la substance et les accidents – l'essentiel et l'accessoire. Or Jean-Claude Schmitt refuse précisément ce bon sens. Au lieu du sain réalisme d'un Aristote ou d'un saint Thomas, il a choisi l'idéologie kantienne. Il refuse de « s'enfermer dans une opposition brutale de la fiction et des faits historiques ». Il estime, « dans la ligne de la philosophie kantienne » (l'aveu est explicite), que le rôle de l'historien n'est pas d'essayer de lire les faits pour y pénétrer l'intelligibilité qu'ils ont par eux-mêmes, mais plutôt de reconstituer un « monde de représentations » qui *transpose* les données documentaires « en un contenu *intelligible* pour soi et ses contemporains » (p. 46).

Pour justifier son système, Schmitt l'oppose à une caricature : une histoire sûre d'elle-même qui reconstituerait les faits de façon aussi exacte et parfaite qu'un savant reproduit en laboratoire une expérience de physique. « La vérité est établie une fois pour toutes : l'histoire positiviste, la manière de l'écrire, ses résultats parfaitement établis, sont vrais, donc immuables » (p. 44).

---

<sup>1</sup> — Voir notamment « D'où vient cette religion sans nom ? », dans *Le Sel de la terre* 101, p. 60-82.

En réalité, chacun sait que l'histoire n'est pas une science au sens propre du terme, puisqu'elle s'intéresse aux faits particuliers. Elle est basée sur les témoignages et ne peut donc pas donner une certitude *physique* ou *métaphysique* mais seulement une *certitude morale* des faits qu'elle atteint. Mais cette certitude n'est pas rien. Nous pouvons réellement connaître, et connaître de façon *certaine*, plusieurs faits du passé. L'histoire emploiera, comme les sciences dites *exactes*, des hypothèses et des reconstitutions approximatives, elle ne connaîtra jamais *tout* le passé de façon parfaite, mais elle atteindra tout de même des faits avec certitude.

Face à cette certitude du bon sens, se dresse le système de Kant. Pour lui, nous ne connaissons jamais *le réel*, mais seulement *nos représentations* du réel. En appliquant cette idéologie à l'histoire, on doit dire que nous n'atteignons jamais les *faits* du passé, mais seulement des *représentations* de ces faits. Si donc nous avons un texte qui raconte la conversion de Judas de Cologne, nous pouvons analyser *ce texte*, et essayer de reconstruire les représentations mentales de son auteur, mais nous ne pouvons pas atteindre *la réalité* qu'il prétend décrire : la conversion de Judas de Cologne. « S'attacher aux structure narratives pour mieux en comprendre ensuite les fonctions constitue à mes yeux la seule démarche légitime » déclare Jean-Claude Schmitt (p. 192-193).

L'auteur est, par ailleurs, un grand érudit, qui accompagne sa thèse d'un luxe inouï de citations et de références. Chaque détail du texte d'Hermann est pesé, analysé, contextualisé et rapproché d'autres textes contemporains ou antérieurs. Mais l'essentiel a disparu, noyé sous l'accessoire.

\*

Retenons, pour notre part, que l'existence historique d'un converti du judaïsme devenu prémontré sous le nom d'Hermann est attestée par plusieurs documents (notamment la *Vie de Godfried, comte de Cappenberg*, écrite vers l'an 1150). Le récit de sa conversion, qui a toujours été reçu comme authentique jusqu'en 1960, nous est transmis par deux manuscrits datant du 12<sup>e</sup> et du début du 13<sup>e</sup> siècle. Pour le contrer, l'hypercritique n'a aucun argument concret, mais seulement un *a priori* idéologique. La conclusion est très claire : ce récit doit être tenu pour authentique.

Faut-il en souligner l'intérêt apologétique, psychologique et spirituel ? Le lecteur saura l'apprécier par lui-même. Notons seulement que toutes les ressources de la grâce semblent s'être mises en œuvre pour cette conversion, qui offre, pour cette raison, un tableau très complet des différentes *raisons de croire* qui peuvent aider l'âme à accueillir la foi.

*Le sel de la terre.*

## Épître dédicatoire

*HERMANN, QUI EST CE QU'IL EST PAR LA GRÂCE DE DIEU,*

*À MON CHER FILS HENRI, SINCÈRE DILECTION DANS LE CHRIST.*

Un grand nombre de personnes dévotes, hommes et femmes, ont coutume de s'enquérir des circonstances dans lesquelles je me suis converti du judaïsme à la grâce du Christ, s'informant si j'ai eu à soutenir quelques assauts de l'ennemi, lors des préludes de ma conversion. J'ai même, en ta présence, été forcé par la pieuse insistance de quelques-unes de ces femmes, d'en développer tout le récit.

Non, je n'ai pas été converti avec cette facilité que nous rencontrons souvent chez beaucoup d'infidèles, juifs ou païens, qui passent par un changement soudain à la foi catholique, de telle sorte que nous nous réjouissons aujourd'hui de voir devenus fidèles et nos cohéritiers dans la grâce du Christ, ceux sur les erreurs de qui nous pleurons hier. Ma conversion ne s'est accomplie qu'en subissant à son début les plus violents orages des tentations, à travers de nombreuses embûches de l'antique ennemi qui la voulait faire échouer, après des hésitations prolongées et par de grands travaux. Le récit en est d'autant plus délectable pour des oreilles pieuses que sa réalisation à l'encontre de tant de difficultés a été merveilleuse. C'est pourquoi, voulant répondre à la dévotion d'un grand nombre et surtout à la tienne, frère très cher, j'ai résolu d'écrire ce récit afin d'annoncer à tous les fidèles des temps présents et à venir la gloire et les louanges éternelles de Celui qui, par sa grâce, *m'a appelé des ténèbres à son admirable lumière* [1 P 2, 9].

*[Fin de la lettre.*

*Au nom du Seigneur, ici commence l'opuscule au sujet de la conversion du frère Hermann, de bonne mémoire, jadis juif.]*

### 1. Un songe prophétique

**M**OI, PÉCHEUR ET PRÊTRE INDIGNE, Hermann, autrefois appelé Judas, je naquis à Cologne de race israélite et de la tribu de Lévi ; mon père s'appelait David et ma mère Sephora. Lorsque j'étais encore retenu dans les liens de l'infidélité judaïque, Dieu m'envoya par sa grâce une vision qui fut l'heureux présage de ce que cette grâce devait accomplir.

Dans la treizième année de mon âge, je vis en songe le prédécesseur du glorieux roi Lothaire, l'empereur romain Henri qui régnait alors <sup>1</sup>. Un des plus puissants entre les princes de l'Empire venait d'être frappé d'une mort subite et toutes les richesses qu'il possédait faisaient retour à l'empereur. Il me sembla que le roi venait à moi et me présentait un cheval d'une étonnante grandeur et d'une blancheur de neige, puis un baudrier en or, tissé avec une grande richesse, auquel était suspendue une bourse de soie renfermant sept pièces de monnaie extrêmement pesantes. M'ayant donné ces choses, « Sache », dit-il, « que mes ducs et mes princes sont irrités des dons que je t'ai déjà conférés ; cependant, j'en ajouterai de plus grands et je te donnerai tout l'héritage de ce prince qui vient de mourir pour que tu le possèdes à jamais ». Alors, rendant les grâces dues à cette munificence royale, je ceins le baudrier, je monte sur le cheval, et, me tenant aux côtés du roi, je le suis jusqu'à son palais. Là je prends place au festin parmi ses amis, tout près de lui comme le plus cher d'entre eux, et je mange avec lui dans le même plat, un mets composé d'une grande variété d'herbes et de racines.

M'éveillant dans la joie de cette vision, je ne la jugeai pas avec la légèreté de l'enfance, si enfant que je fusse, mais je compris qu'un rêve si insolite avait une signification et m'apportait le présage de quelque chose de grand. J'allai donc trouver un de mes parents nommé Isaac, homme de grande autorité parmi les juifs, et lui ayant raconté mon songe de point en point, je le priai de me l'interpréter comme il savait le faire. Cet homme, *sage seulement dans les choses de la chair* [Rm 8, 5], déclara qu'une félicité selon la chair m'était réservée, disant que le cheval grand et blanc signifiait qu'une noble et belle épouse m'était destinée ; les pièces de monnaie renfermées dans la bourse, que je posséderais de nombreuses richesses ; le festin partagé avec l'empereur, que je parviendrais à la situation la plus honorable parmi les juifs. Mais longtemps après ce jour, la grâce divine répandit en moi ses bienfaits spirituels indiquant ainsi la véritable interprétation de cette vision et la confirmant par sa réalisation.

Maintenant, je vais expliquer quelle suite de circonstances fournirent l'occasion de ma conversion.

## 2. Contrat avec des chrétiens

Sept ans après ce songe, j'allai à Mayence avec divers marchands pour y traiter des affaires de commerce ; tous les juifs ont coutume de se livrer à ces sortes d'opérations. Le glorieux roi Lothaire se trouvait alors en cette

---

<sup>1</sup> — Henri V fut empereur de 1111 à 1125.

ville ayant avec lui son vénérable conseiller Eckbert, évêque de Münster <sup>1</sup> ; celui-ci, retenu près du roi pour s'occuper des affaires de l'État, dut prolonger son séjour au-delà de ses prévisions. Sa bourse étant épuisée, il fut obligé de s'adresser à moi pour m'emprunter l'argent qui lui était nécessaire ; je ne lui demandai pas de gage comme l'eût exigé la coutume des juifs, estimant la bonne foi d'un tel homme plus précieuse que tout dépôt.

Lorsqu'ils apprirent ce que j'avais fait, mes parents et mes amis m'adressèrent de durs reproches, m'accusant d'une impardonnable négligence pour avoir eu la présomption de prêter de l'argent sans gage à qui que ce fût et surtout à un homme fréquemment distrait par de nombreuses occupations, tandis que je devais, d'après la coutume bien connue des juifs, exiger un gage dont la valeur fût le double de la somme prêtée. Ils décidèrent que je devais retourner vers l'évêque et rester constamment près de lui jusqu'à ce que j'aie reçu le paiement complet de la dette. Toutefois, craignant – ce qui arriva – que demeurant avec les chrétiens leur influence me détournât de la tradition de mes pères, ils offrirent de l'argent à un vieux juif, nommé Baruch, et me remirent à sa garde comme à un précepteur diligent.

Acquiesçant aux conseils de mes parents et de mes amis, je gagnai la ville épiscopale de Münster et, allant trouver l'évêque, je lui rappelai sa dette, lui disant que, tant que je n'en aurais pas récupéré le montant, je n'oserais pas revoir mes parents. N'ayant pas pour le moment de quoi me rembourser, il me garda près de lui pendant plus de vingt semaines.

Au cours de ce temps, souvent, comme il en avait la coutume, ce bon pasteur distribuait à ses brebis la nourriture de la parole divine, et moi, poussé par la curiosité habituelle de la jeunesse, je me mêlais à ses ouailles avec une téméraire présomption, moi qui méritais d'être compté, à cause de la puanteur de mes erreurs, au nombre des boucs plutôt que des brebis.

Là, ignorant que j'étais, j'écoutais cet homme docte dans les choses du royaume des cieux *tirer de son trésor du neuf et de l'ancien* [Mt 13, 52], en rapportant l'ancien Testament au nouveau, et en confirmant le nouveau par des raisons tirées de l'ancien.

Il enseignait que certains des préceptes de la loi, comme : *Tu ne commettras pas l'adultère ; tu ne voleras point ; tu ne diras pas de faux témoignages ; honore ton père et ta mère* [Ex 20], devaient être pris au pied de la lettre, tandis que d'autres : *Tu n'attelleras pas ensemble le bœuf et l'âne* [Dt 22, 10] et *Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère* [Ex 23, 19 ; Dt 14, 21], édictant des choses vaines quant à la lettre, il leur attribuait une signification admirable en les considérant comme allégoriques ; il expliquait que les juifs, comme des bêtes de somme dépourvues d'intelligence, se contentaient de la lettre seule semblable à la paille du blé, tandis que les chrétiens comme

---

<sup>1</sup> — Lothaire régna de l'an 1125 à l'an 1138. Les dates du pontificat d'Eckbert (1127-1132) permettent de dater encore plus précisément l'épisode.